

JEAN CHARLEBOIS

S'ininterrompre tout à coup  
au beau milieu d'une phrase



Les heures  
**bleues**

## DU MÊME AUTEUR

*Comme au cinéma*, fiction poétique, photographies de Michel Tulin,  
Saint-Lambert, Les heures bleues, 2012

*S'ininterrompre tout à coup au beau milieu d'une phrase*, poésie,  
illustrations de Françoise Ségard, Saint-Lambert, Les heures bleues, 2010

*Petites nouvelles..., nouvelles*, Saint-Lambert, Les heures bleues, 2007

*Blancbleubrunjaunenoirorangerosecouvert*, poésie,  
Montréal, Lanctôt éditeur, 2004

*En mille miettes*, proses, Montréal, Lanctôt éditeur, 2003

*Près des yeux, près du cœur*, livre d'images et de proses, illustrations  
de Marc-Antoine Nadeau, Montréal, Lanctôt éditeur, 2001

*Chambres de femmes*, roman,  
Montréal, l'Hexagone ; France, La passe du vent, 2000

*L'Oiselière*, roman, Montréal, l'Hexagone ; France, Paroles d'Aube, 1998

*Cœurps*, poésie, Montréal, l'Hexagone, 1994 ; France, Paroles d'Aube, 1995

*De moins en moins l'amour de plus en plus*, poésie, illustrations de Céline Elce  
Barrette, Montréal, l'Hexagone ; France, Paroles d'Aube, 1996

*Confidentielles*, proses, Saint-Lambert, Le Noroît, 1990

*Corps cible*, poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1988 ; France, Table rase, 1988

*Tâche de naissance*, poésie, illustrations de Marc-Antoine Nadeau,  
Saint-Lambert, Le Noroît, 1986

*Présent !* prose et poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1984

*La Mour* suivi de *L'Amort*, poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1982

*Plaine lune* suivi de *Corps fou*, poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1980

*Conduite intérieure*, prose et poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1978

*Hanches neige*, prose et poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1977

*Tendresses*, prose et poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1975


*Tête de bouc*, poésie, Saint-Lambert, Le Noroît, 1973

*Popèmes absolument circonstances incontrôlables*, poésie,  
Saint-Lambert, Le Noroît, 1972

S'ininterrompre tout à coup  
au beau milieu d'une phrase

LES HEURES BLEUES

Case postale 219  
Succursale De Lorimier  
Montréal (Québec)  
H2H 2N6

 450 671 . 7718

 450 671 . 7718

[info@heuresbleues.com](mailto:info@heuresbleues.com)  
<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)  
[www.dimedia.com/](http://www.dimedia.com/)

Distribution du Nouveau-Monde (France)  
[www.librairieduquebec.fr/](http://www.librairieduquebec.fr/)

Export Livre (ailleurs dans le monde)  
[www.exportlivre.com](http://www.exportlivre.com)

ISBN 978-2-922265-70-5 (PAPIER)

ISBN 978-2-924063-63-7 (PDF)

ISBN 978-2-924063-62-0 (EPUB)

DÉPÔT LÉGAL : BANQ, BAC, 2010

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés  
© 2010, Les Heures bleues, Jean Charlebois et Françoise Ségard

*Éditions électroniques :*

Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel  
[info@vertigesediteur.com](mailto:info@vertigesediteur.com)

Les Heures bleues reçoivent pour leur programme de publication l'aide du Conseil des arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

JEAN CHARLEBOIS

S'ininterrompre tout à coup  
au beau milieu d'une phrase

Avec six tableaux  
de Françoise Ségard

Les heures  
**bleues**



*à Célyne Fortin  
et à René Bonenfant  
qui m'ont appris le livre  
et qui, depuis quarante ans,  
soufflent où elle et il veulent...*



*La poésie n'est pas une sorte de rite sacré.  
Au contraire elle doit à tout prix devenir usuelle, banale.  
Les plus grandes merveilles passeront dans le langage commun.*

PAUL ÉLUARD

*Poèmes retrouvés, Préfaces, Prières d'insérer...*



# I

## Vivre

**HIER, PENDANT QUE** tu faisais la vinaigrette, je t'ai observée et, au bout de quelques secondes, je me suis pris à vouloir pleurer. Subitement. Fortement. Passionnément. Un incendie d'eau s'était allumé dans les plaquettes de mon sang. J'ai paniqué.

C'était comme si je n'arrivais plus à contenir cette vibration de toi qui, chaque jour, s'amplifie et qui, comment dire, prend de moins en moins de mots pour tout dire. Je te le dis. J'étais en larmes, mais, fort heureusement, elles ont coulé à l'intérieur. Tu n'as rien pu voir de mon exaltation suprêmement invasive. Accès de fièvre. Un raz de marée par-dedans, en accéléré vitesse grand V. Sensibilité déplacée.

Pourquoi, tout à coup, un tel débordement dans le tendre du sang clair ? C'est comme si – pour pister cette exaltation – l'on se mettait à parler en rêve, tout en étant très conscient que ce n'est pas du tout le moment ni l'instant d'air approprié. Je sentais mon cœur distinctement dans ma poitrine. La grosse caisse.

Serions-nous liés, disons donc, à la discrétion d'un cœur futur ?  
Ne serions-nous pas des « créatures » qui vivent, par hasard,  
sans savoir vraiment comment...  
Nous ne savons pas nous mettre au monde.

Mode d'emploi :  
si je te quittais, ce serait parce que je t'aime trop.  
Très beaucoup trop. Comme si, maintenant,  
je me devais de passer par tes yeux  
pour avoir de l'adhérence sur la terre.  
Non mais ! Tu t'imagines !

Tu vois un peu où j'en suis dans ma grande complicité avec toi.  
Sur mesure. Je ne fais pas mes nuits.  
Sans toi.  
Je me nourris de ta nécessité.  
De ma nécessité de toi, devrais-je dire.  
Au fond, en veillant sur toi – et c'est ma mère qui m'a donné  
cette consigne à propos des filles –,  
je me suis fait prendre à rêver d'être toi,  
parce que, moi, figure-toi, je me refuse.  
Je me refuse d'être moi-même.  
Et ce, pour toutes sortes de raisons, claires et obscures,  
dont nous re-parlerons plus tard.  
(Mais, principalement, parce que j'ai dû, très, très jeune,  
m'imaginer  
– imaginer qui ? moi – pour vivre,  
parce que l'on m'avait fait un mauvais parti.  
L'on voulait que mes mains touchent à des choses  
qui n'existaient pas.

Nous y reviendrons, ma Réalité, si vous le voulez bien.)

Tu sais, parfois, quand je suis à ma table à dessein, par exemple,  
et que tu viens vers moi,  
la lumière dans la pièce change de couleur. Robe neuve.  
On dirait que tu es une lumière de jour d'appoint.  
Une lampe dans les tons de pêche. Tu enveloppes, et je fonds.

Si, au moins, un jour,  
nous pouvions vivre un jour parfait, je croirais  
que je crois.  
C'est aussi parce que tu es là que je continue de croire  
qu'un jour nous pourrions vivre sans chercher le monde.  
Tu es le monde. Mais je me répète.  
C'est fou de penser que l'on puisse atteindre l'absolu :  
la journée parfaite.  
La Révérende Terre dans toutes ses couleurs. Rose joue.  
Ou encore *Rose Sélavy*. Blanc nu corps avec une idée derrière la tête.  
Jaune folie. Noir projet. Gris hibou. Yeux comme des bleuets.  
Rouge à lèvres. Bleu-vert et Saint-Laurent. Et patati ! et patata !  
Mais, quand les couleurs auront perdu leurs pigments,  
les yeux iront voir où...  
Toutes ces formes tapies dans l'invisible et qui parlent,  
mais que l'on n'entend pas.  
Mais dont on ressent profondément la présence.  
Et puis, quand je me sens infléchir  
– à gauche ou à droite, c'est pareil –,  
je me raccroche à toi, je me rapproche de toi,  
mais sans changer d'apparence.  
Pas un poil.

C'est toi le chef.

Les plantes dans le salon ont besoin d'eau, je pense. T'as vu ça ?

Tout ce que l'on aime.

Droit.

Tout ce temps qui n'en finit pas de ne pas finir ses phrases.

Devant.

Avancer.

Creuser le chemin.

Vivre.

C'est tout de suite là maintenant là tout de suite  
dans un éclair zébré  
que le présent de là de tout de suite visible  
(même si tout à l'heure tu t'inquiétais de la santé  
des êtres inquiets)  
que le présent en couleurs là est plusieurs fois éternel  
comme l'intelligence dans tes yeux le sensible qui nous ravage  
que négocie ton sourire là tout de suite  
à l'instant tout de suite à l'instant même où je me tais  
en grelottant presque



Nous nous regardons les yeux dans tes yeux pour plus d'adhérence



Dans le bocage ombreux vierge et fou  
au pied du fleuve bleu-vert et Saint-Laurent  
criaient à tue-silence l'aube et son œil de vert  
toutes les feuilles sans exception ouvraient leurs paumes  
la journée joues roses commençait à se débarbouiller  
je cherchais nez en l'air à perpétuer une enfance saline  
sur la batture à Baie-Saint-Paul dans la pinède  
où les hiboux planaient dans le silence souverain  
de leurs ailes frangées qui ne font pas l'ombre d'un *houhou*



Chaque jour toute la vie à vouloir partager sa vie  
les bras tendus les mains ouvertes les fleurs de peau citron  
Et il y a ce baiser qu'elle vient de déposer sur ma tempe grise



Il m'a fallu rêver tout haut dans le désordre te dis-je  
(surtout quand j'ai su que la terre était leucémique)  
et sans logique aucune comme dans une tête d'oiseau-mouche  
sans même me rappeler à ma mémoire  
pour éviter de vieillir d'une seule traite  
Mais je n'en ai pas moins vu des étoiles de douleur te disais-je  
de ne pas pouvoir te lire mon avenir dans ta main  
le savoir des mots qui te nomment et tu le sais  
toi qui sais surtout comment je t'ai serrée dans mes ébats  
sans bras du fond des âges depuis l'encrier de mon pupitre d'école  
à l'esprit assuré d'un bonheur bel été



Elle aime que je la connaisse qu'elle ne m'échappe à peine  
et que je la mène par le bout du nez  
vers sa ressemblance plus que vive  
où personne n'a jamais mis les yeux  
où c'est à peine si elle se reconnaît si on la voit-y  
décoiffée déshabillée dispersée démesurée  
cela lui donne le pouvoir d'être certaine

d'être belle et rebelle forte et faible fièvre et femme comme si  
chaque fois elle se recommençait



Nue dans la nuit bleue portant une lune rousse à la boutonnière  
d'une beauté si brillante qu'elle éblouit  
sa peau de neige se dissipe  
en sucre en poudre lumineux









## II

### Tu sauras

QUAND JE TE PARLE, tu sauras, c'est justement pour mieux entendre ce que tu as à dire – à me dire surtout, pourrait-on dire. Il m'importe, tu sauras, de bien comprendre ce que nous n'avons pas à ne pas nous dire (sinon les vases communicants s'obstruent à la naissance même du fleuve des images).

Quand je t'entends me parler tout bas, sur l'oreiller aux canards barboteurs d'un rêve, je suis assuré d'avance de tout comprendre. D'instinct, je sais que nous établirons notre ressemblance.

Quand tu souris, tantôt, dans le noir, dans la nuit, je sais, tu sauras, tu sauras que c'est pour mieux me faire dormir. Tantôt, tu cherches ma main pour m'amener vers la mer de ton corps vers tout ce que j'aime.

Et, sache-le, quand je sens poindre ton sourire, je sais que je fais partie de ton monde entier. C'est-à-dire que je me sens appartenir à une idée humaine de l'humanité,

parce que, et tu le sais bien,  
l'amour n'a rien de bien mystérieux :  
il nous unit,  
il nous rend évidents,  
il nous apprend à bien nous tenir,  
il fait en sorte  
que nous sommes inscrits dans un lieu dit,  
une toute petite minuscule parcellette troglodyte d'éternité.  
À la ligne.

Au surcroît, ton amour me rend sourd de moi,  
et c'est bien tant mieux, car, du bout du bout du monde du cœur,  
c'est dire que je fais partie de toi.  
Tu es ma nuit sucrée. Et, tout à coup,  
tu te mets à embrasser la paume de ma main pour me dire  
que tu m'aimes.  
Et, pour l'éternité, je crois en toi.

Quand tu me prends dans tes bras  
*Quand il [elle] me prend dans ses bras, /*  
*Il [elle] me parle tout bas / Je vois la vie en rose, /*  
*Il [elle] me dit des mots d'amour / Des mots de tous les jours, /*  
*Et ça m'fait quelque chose /*  
– pastiche : Rrose Sélavy connaît bien le marchand de roses  
du marché Jean-Talon –,  
lorsque tu me prends dans tes bras,  
c'est comme si je pouvais enfin respirer tranquille et  
nous poursuivre dans la réalité.  
Et ma douleur froide de loup s'estompe,  
car il n'y a plus que ta présence.

Ta peur : si, un jour, je m'entichais d'une autre,  
d'une belle plante, comme tu dis,  
je crois que nous nous souviendrions de nous,  
des droits et des devoirs du couple, intime  
comme quand un homme prend sa femme par la main,  
ou par la taille, pour traverser la rue, et, en nous quittant,  
je crois aussi que nous saurions nous retrouver.  
Lit fruit fondu, et le reste. Bain de sons, et le reste.  
Huiles essentielles,  
loutre des plaisirs, et le reste.

Quand tu t'endors, tu sauras, je me précipite dans tes yeux clos,  
dans ta lumière noire massive, et c'est ma maison pour la nuit.  
Et la vie, à ce moment-là, a un corps, je trouve,  
et l'espoir, d'une certaine manière, a un foyer d'expression,  
un ciel d'indulgence.

Ton sommeil, toujours, sait me faire dormir  
et faire ruisseler les rêves,  
et la nuit devient plus tolérable.  
Et ma douleur froid de loup toujours s'estompe,  
car il n'y a plus que ta seule présence.

Et, tout à coup, j'entre dans le soleil noir de tes bras ouverts,  
en croix,  
et le repos remplace la fatigue jusqu'à ta dernière goutte  
de chair,  
tu sauras.

Je compte sur tes doigts le temps  
qu'il nous reste  
à vivre.

Puis, nos corps de soie crépelée dorée sont conviés  
à dîner.

À se briser  
comme on casse des œufs.

Bien-aimée bien aimantée  
quotidiennante fruit de la passion ciel aleviné  
si je l'avais inventée je ne la ressentirais pas  
dans le feuillu du cœur  
où des mutants osseux chantent à mes côtés  
Je te ressens mes mots tremblent les murs peuvent s'écrouler  
je me sens coupable de te rendre heureuse  
dans un livre démesuré « celui qui le dit, celui qui l'est »  
les mains fermées sur ta présence



Mes mains ma pensée ma peau te sont obligées e  
lles sont dirigées vers toi comme un faisceau  
sans toi je ne suis qu'un miroir sans tain  
faute d'acquérir suffisamment de couleurs allusives  
de vibrations de points de convergence de pixels  
pour projeter ne serait-ce qu'une image inversée  
une simple image de peu de poids percluse de peur  
qu'une surface polie tente impoliment de réfléchir  
sans y penser sans voir plus loin que le bout de son nez



Je me suis trop souvent laissé mourir de vivre  
je n'ai pas toujours su me soustraire à la base en sang réel  
l'eau de mon bocal n'a pas toujours été changée régulièrement  
je ne suis pas tout à fait à l'abri de ce qui ne m'arrive point  
je suis bel et bien corrompu de consentir à la mort  
et ma vie jusqu'à l'os est encerclée par le néant fumant  
dans le dernier chemin au bout du bout du dernier rang



Il y a un moment hier fenêtre fermée sur l'avenir  
où j'avais renoncé à tout à comprendre à chercher  
sans raisons précises vraiment à tout moment  
comme si une fatigue subite murène  
m'avait tiré de force vers le fond des eaux usées du passé  
intérieur antérieur sinon il n'y aurait rien paraît-il

Tout à coup la lumière s'était obscurcie sur pied  
et mon ombre avait pris toute la place  
me soustrayant à moi-même  
se substituant à ma raison du plus fort  
et je perdais toute trace du corps usé ma mue  
J'avais perdu tout empreinte de mes gestes les plus simples  
on aurait dit un dément illisible à l'œil nu



Je ne mens presque jamais presque tout le temps  
je t'aime comme si je pouvais recréer le monde  
à ton image femme fjord  
je démantèlerais le ciel sacrebleu pour le faire parler  
son infinitude finit par me rendre infirme  
J'aimerais zêtre la première lettre de ton nom  
et de tous les mots de ton vocabulaire vernaculaire  
Et pour que tu sois le plus beau jour de ma vie  
j'utiliserais le mot qui sied le plus à ta beauté  
mon fleuve bleu-vert presque océan presque Atlantique  
comme la plus belle robe du couturier le plus *oh*  
dans la plus belle vitrine du plus beau magasin de la capitale  
dans la rue parfumeuse du Faubourg-Saint-Honoré  
tête haute

Mannequine  
je t'ordonne de m'aimer en marchant avec une main  
sur la hanche





### III

#### A. F. P.

**DÉPÊCHE** — L'homme était assis, au salon, dans le fauteuil où il avait l'habitude de s'asseoir pour regarder le journal télévisé. Sa femme serait passée près de lui. Affectueusement, comme un réflexe, l'homme aurait saisi la main de sa femme au vol et l'aurait invitée à venir se blottir contre lui. Tout sourire aux yeux fertiles, la femme se serait assise sur les cuisses de son époux et l'aurait tendrement enlacé, en posant son visage dans le cou de son mari.

Au sortir de l'étreinte, en se dégageant doucement pour regarder son mari dans les yeux, la femme aurait constaté, non sans effroi, que l'homme était mort.

(AGENCE FRANCE-PRESSE)

Un couple sans histoire : lui, ex-enseignant, elle, ex-secrétaire.  
Ils n'avaient pas d'enfants.

« Une belle âme douce, franche et vive », ont murmuré des voisins en larmes à propos de la dame.

« Une belle personne. »

L'on a d'abord cru qu'il s'agissait d'un coup monté,  
d'un meurtre déguisé, mais  
l'enquête a révélé rigoureusement le contraire.

Le verdict du coroner a été sans appel : mort naturelle.

Et moi, je renchéris : mort surnaturelle.

L'homme aimait tellement sa femme  
que son cœur a failli à son devoir de battre.  
N'en pouvant plus de se refaire journallement dans la mort,  
même en plein amour de sa femme,  
il a opté pour se défaire de la vie.  
Et son cœur était empreint d'un amour océan pour sa femme.  
(Oui, cela se peut.)  
(Le lyrisme d'un homme est la voûte effondrée du crâne  
qui laisse filtrer du noir marine de firmament étoilé.)

Elle s'illuminait de lui, et il s'illuminait d'elle.  
Soyons précis : elle surgissait du désir d'un homme qui l'aimait,  
et il surgissait  
de la beauté d'une femme, faite femme, peau de lune.

Lui, peut-être,  
était un homme sans terre,  
qui n'entendait pas ce que l'on ne lui disait pas,  
qui ne voyait pas non plus ce qui ne se voit pas,  
mais qui tombe sous le sens,  
et qui ne parlait pas non plus de ces choses-là  
dont on ne parle pas.  
Mais il vivait, peut-être, dans un petit studio de silence  
à tue-tête de peur d'avoir peur...  
Pour lui, le jour était sans lumière apparente, et la nuit, sans fin.  
Peut-être.

Mais, grâce à cette femme, sa femme, il réussissait à marcher  
dans la réalité vers elle,  
en empruntant bien souvent ses escarpins rouges

pour se délier les muscles du désir.  
Ou encore, il lui arrivait même, j'en suis presque sûr,  
de revêtir la robe à pois bleue de sa femme,  
achetée aux galeries Lafayette, pour se sentir femme,  
comme elle, pour se voir sous ce déguisement  
et penser qu'il est elle,  
pour se reconnaître tout simplement. Peut-être.  
Mais son sang, tout à coup, s'est étranglé dans ses vaisseaux,  
tout près de la grande centrale du cœur,  
et il s'est endormi du grand sommeil de plomb.

Je comprends cet homme.  
Il a été noyé dans ses propres sentiments  
à l'égard de sa femme, et il en est mort d'exaltation.  
Étouffé par son corps bouleversé et fou.  
À ce compte-là, autant rêver d'être seul, tout fin seul,  
dans son émotion et sourd et aveugle... et mort.  
Dans la nuit de granit.  
Mort par amour pour sa femme qu'il aimait à la poésie.

Son exaltation surnaturelle honore et son âme et la vie.

Quelques heures plus tard, à la une du journal :  
L'HOMME QUI AIMAIT SA FEMME

à N. P.

Euthanasier, entre autres, les personnes atteintes de démence. Il le faudrait, il le faudra, il le faut. Toutes ces personnes qui gémissent, qui pleurent en attendant de mourir. Tous ces gens aliénés, comme des beautés du diable, des objets inutiles, qui pourrissent sur pied dans des hôpitaux grisâtres, parqués aux étages malodorants de soins prolongés (cela n'est pas de la malveillance ni du dénigrement à l'égard du système, loin, très loin, de là). « Usage de procédés qui permettent de provoquer la mort, pour abréger l'agonie d'un malade incurable, ou lui épargner des souffrances extrêmes. » Au surplus, il y a toujours eu sur terre, parmi la foule des foules, des visages qui disent ne plus vouloir vivre. Des visages sur lesquels on peut lire que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Des hommes et des femmes qui veulent mourir, tout simplement. Dans la dignité. Dans la belle paix du cœur entier. Il faudrait, il faudra, il faut, là aussi, euthanasier toutes ces personnes qui ne veulent plus vivre, même si elles ne sont pas atteintes d'une maladie incurable. Elles sont touchées par un mal-être existentiel incurable et elles ont parfaitement le droit de ne plus vivre, si telle est leur pulsion. L'on doit euthanasier toute personne qui souffre dans sa chair ou dans son âme. Il faudrait, il faudra, il faut euthanasier toutes les personnes qui respirent au-delà de leur propre poitrine, pour lesquelles le travail est morne, la vie, insignifiante, et la fatigue, malheureuse. Qui n'ont pas d'amour à donner ni à prendre et qui veulent mourir sans souffrir. C'est leur droit le plus strict et absolu. Quand la qualité de vie, de pensée surtout, passe sous le seuil de la pauvreté intellectuelle, quand la mémoire n'est plus qu'une lampe à l'huile, quand le corps, jeune ou vieux, fait mal, quand le petit cadran solaire en

nous s'arrête, quand la tristesse se fait plus forte que la raison du plus fort, quand la poitrine et les yeux affichent « à sec », quand le printemps n'imprime plus de sourires sur le visage, quand les couleurs de la vie sont délavées, quand un petit enfant qui fait ses premiers pas n'émeut plus, quand les rêves sont peuplés de monstres tentaculaires, quand on croit dur comme fer que dieu est grand, quand le sang tourne sans chaleur, quand on se sent étranger aux autres humains, quand on pense et repense à la mort plusieurs fois par jour, quand on ne sent plus en soi la douceur, quand notre vie nous désole, quand les yeux se noient dans le flot des larmes à tout propos, quand il faut peupler de son ombre le désert de la nuit, quand l'éternité fascine, quand la qualité de vie passe sous la barre du zéro, quand on ne se sent plus montrer son cœur, quand les poètes n'arrivent plus à multiplier les soleils pour chasser les ombres... Il faudrait, il faudra, il faut euthanasier – respect humain oblige – toutes les personnes qui souffrent et qui demandent à mourir, à ne plus souffrir, à partir. Et tout le monde, entier, est en harmonie avec cette idée de mourir dans la belle paix du cœur entier, voire dieu lui-même personnellement en personne (s'il existe, il comprendra). Euthanasier, c'est-à-dire parler très, très doucement dans le creux de l'oreille aux hommes et aux femmes parmi nous qui entendent de très, très loin ce qui se passe au présent. Leur paix dans la mort est essentielle, et ils savent le dire eux-mêmes quand on sait les écouter de près. Voilà des hommes et des femmes qui veulent laver ce sang noir en eux qui s'éternise. En mourant, ils vont ranimer la forme de leur corps sensible, ils vont être vus. Pour l'heure, ce sont des morts-vivants, semblables à ceux qui hantent les films d'épouvante. Tout le monde a peur de leur démence proche, comme si une main invisible à l'œil nu nous tendait un miroir. Tout le monde les fuit comme s'ils étaient des pestiférés, de mauvais esprits. D'ailleurs, ils veulent

s'approprier un esprit sain, mais ils se perdent dans les détails : leur cortex est ratatiné. Ils veulent une vie, mais la vie n'en veut plus : la mort est leur seule porte de sortie (très souvent, les errants d'Alzheimer se tiennent devant les portes d'ascenseur, à l'étage, pour tenter de fuir, mais en vain, car leur bracelet électronique alerte le poste de garde). Ils veulent un corps, mais ils n'en ont pas non plus : leurs muscles sont atrophiés. Tout a été détruit, saccagé par le temps, et nous sommes en voie d'être vaincus. Nous tous autant que nous sommes. Ces plaies de l'esprit sont effarantes. Vengeons-nous de ce désastre. Il le faudrait, il le faudra, il le faut. Le sang et les déjections des déments me tachent, me touchent, me transportent. Chaque jour. Et je ris bête comme un lâche. Bêtement, comme un primate dressé à faire semblant de sourire en montrant ses dents gâtées. Oui, le ciel est vide. Ces malades obéissent aux ordres qui fusent dans le noir aride de leur cerveau enténébré. Et, dans les yeux agrandis des personnes à tête porteuse de démence, d'hiver perpétuel, de mots absents aigus, de branches sèches, mon cœur est si mort que je me prends à vouloir mourir à leur place. En toute humanité.







## IV

### Salon de coiffure

**LORSQUE TU ES REVENUE** de chez le coiffeur, hier,  
j'ai trouvé que tu avais changé.

En dorant quelque peu la couleur de tes cheveux,  
c'est comme si ton visage ressemblait encore plus  
à celui de Nusch (Éluard).

Et j'ai tout de suite vu que tu avais l'étrange pouvoir  
de pouvoir vivre seule.

(Ne me demande pas de t'expliquer, je sais que tu sais.)

Le paysage de tes yeux est un ciel élargi.

Lumière abondante. Des bras plein les bras.

Ton visage est un limpide lieu où je puis, à ma convenance,  
reprendre la forme de mon cœurps vivant,  
où nous parlons, toi et moi, un langage sensible.

Tout de suite me sont venus à l'esprit les dessins de Valentine  
Hugo qui illustrent les textes de Paul Éluard : *Médieuses*.

« J'ai en tête un grand poème [...],  
une espèce de mythologie féminine... »

Nous sommes, à ce moment-là, en 1938. Éluard et Nusch  
(une belle Alsacienne) habitent près de Paris,  
dans une grande maison grise, avec un jardin.

(L'ex-muse, Helena Dimitrievna Deluvina Diakonova – Gala –,  
avait quitté le poète quelques mois auparavant pour un peintre  
« moustachu » qui clamait ne jamais s'ennuyer lorsqu'il était en  
présence de sa propre personne.)

« Une atmosphère de paix et d'harmonie règne »  
à la maison grise, dira un proche du couple.  
Tout est possible.

Ceux qui se méfient de l'amour ont tort. En tout temps.

En toutes circonstances.

Au premier signe d'éclat au coin des yeux,  
au premier rire peut-être aussi, la route noire s'allume,  
et tout est possible.

Faisable. Praticable. Carrossable.

Mais, dans les gravats laissés par les bombes étasuniennes,  
sous les vêtements des miséreux,  
dans les derniers retranchements de la pauvreté,  
entre les murs en permafrost des *conference rooms*,  
dans les cités-dortoirs en carton ondulé disséminées  
sous les piliers des autoroutes des villes du monde entier,  
dans les réfectoires où mangent les gueux,  
entre les gencives lacérées des clochards,  
tout est impossible.

Quand le ciel passe sa main par un trou noir  
pour fermer les yeux du rêve où la vie vole à vue,  
dans les lits des malades, des blessés frileux, des décomposés,  
tout est impossible.

Quand les sueurs froides du temps qu'il ne fait pas  
sont collées sur les ailes des rêves  
à la queue leu leu et les empêchent de décoller,  
tout est impossible.

Quand les gestes purulents des dictateurs font saigner  
par les fenêtres,  
quand les morts violentes explosent à tout bout de champ,  
quand des draps enroulés pendent au plafond,  
quand il faut du courage pour fermer les yeux  
sur les guerres saintes horreurs qui s'en viennent demain,  
très vite demain... Je ne sais plus...

Être heureux est injuste. Ma vie sans colère est injuste.  
Les ombres à genoux  
que l'on voit se faire tirer une balle dans la tête...  
Ma vie ne peut pas être une vie vivable dans ces conditions.

Les bêtes, partout, sont dressées les unes contre les autres  
et s'encouragent mutuellement à ne pas se comprendre  
et se griffent avec leurs dieux...  
Des hommes vidés de leur substance...  
Les béquilles du pouvoir sont brisées...  
On sait qu'il a vécu ici, car il y avait un creux dans son matelas...  
Je suis couché dans un lit de serpents grouillants,  
mais ce n'est pas un film de Spielberg...

Je me réveille en sursaut,  
fort surpris de n'avoir pas croisé un seul humain sur mon chemin.

Et je me suis vite glissé dans tes bras  
pour reprendre mon équilibre  
et des mots qui ne font pas mal.

Le réel est d'avoir mal partout où le corps existe  
l'imaginaire est d'avoir à vivre avec le mal est fait  
mis à mort *par ses célibataires, même*  
Je me souviens très bien de ce qui m'a mené vers toi  
je me souviendrai de ce qui m'a mené hors de moi  
ne serait-ce que ton sourire vert pomme  
à épingler comme un papillon rare  
et tes Adidas bleu blanc rouge  
Mais tu vois je dis comme tout le monde tout  
ce qui est à tout le monde paroles et musique  
et rien de plus et guère plus  
tout ce stratagème sur fond de rage froide d'avoir à être  
comme si je n'étais pas du monde  
mais je parle comme tout le monde  
je me retrouve dans chacun par son plus petit nom  
mais toi non tu as le pouvoir d'exister sans avoir à jouer  
à la femme

La vie écourte la vie ta vie ma vie  
et le réel serait peut-être un imaginaire à sa manière  
inimaginaire ininterrompu  
comme les deux yeux d'un même visage  
qui sait qui peut dire  
je parle comme tout le monde et bien d'autres  
si j'entendais l'écho je saurais que c'est mon cri



Elle m'accueille ses draps grands ouverts  
ce sont les derniers mots à jaillir de ses yeux  
et la nuit qui blanchit adoucit mes jours



La nuit met dans mes mains nuées  
des parties de toi de l'eau que je n'arrive même pas  
à prendre pour boire  
car tu gicles comme un quartier d'orange  
Je ne respire pas je t'aspire  
je suis un fleuve en cavale  
comme un vaste battement de cœur  
Tu fais partie de l'ordre de l'intime  
et d'une exaltation qui pourrait en peu de mots  
dire à l'essentiel de se rendre à l'évidence  
et réciproquement

À la vue de ta vie je vais vivant  
être en étant je me sais vivant



Il n'y a qu'un seul climat sur terre toi  
et mes rêves font leur nuit sous tes paupières  
Toi le tropique du meilleur de nous-mêmes cet œuf  
par-delà tout ce qui pourrait désunir les heures  
et lever les fantômes qui nous défoncent

Toi tu veux la vie pour toujours plus un jour  
moi renaître en fleuve et couler par chez toi

Nul brouillard ne te voile toi  
et dans une simple percée de soleil fauve  
je pense que tu es là dans la clarté toi toute nue  
avec des lèvres opium qui sortent de l'ombre infinie



## V

### L'essentiel

**DANS LE SILENCE** interlocuteur des mots qui parlent  
tout le temps, j'apprends des choses qui ne se disent même pas.  
Même pas  
dans l'intimité la moins chargée d'espaces fines.  
Des choses, en réalité, à n'en plus finir de parler.  
Tout simple.  
Des cris de mort, bien souvent,  
qui crèvent ma bulle d'humeur inégale mais attentive.  
Petite étoile limitée.  
(S'il fallait que je revienne seul, sur cette route hantée,  
je m'effondrerais.)

Dans une courbe tout à coup qu'est-ce que je vois ?  
Deux pierres précises, précieuses, qui me fixent à l'infini.  
Je reconnais les yeux : c'est toi.  
Et il me semble que ton visage telle une lumière dans la lumière  
fait de plus en plus réel de moins en moins irréel.  
Qu'est-ce qui se passe...

Nous sommes maintenant les yeux dans les yeux, et  
tout, presque tout, nous est facilement visible.  
Ton sourire est aveuglant, tu le savais ?  
Nous pourrions certes affirmer que tout est là... pour faire la vie.  
Puis, les avalanches de mots se détachent des occipitaux,

même si, déjà, nous nous sommes toujours tout dit et redit.  
Mais, aujourd'hui encore,  
on dirait que nous avons tant et tant à nous dire.  
Des mots à perdre la tête.  
Des larmes à perdre le cœur.  
Tes yeux sont des aquariums de poissons tropicaux.

Dans cette étreinte qui tonitruue  
et où se décuplent nos cœurs salés,  
mon désir va ensaliver ton corps pour en faire un temple  
de soif, un brise-glace vanille-fraise,  
un puits de lumières de mains. Arme molle.

Les filles de ta nudité nue courent dans mes veines rétrécies.  
Les couleurs ont changé de couleur.  
Le sang, on dirait, est pressé de parer au plus pressé,  
de serrer sa proie onctueuse, de faire ses quatre volontés.

L'amour devient alors une faim en soi.  
Il n'a de cesse de ne jamais cesser.  
Il a beau s'être incarné dans le lilas,  
dans les draps, il veut sortir en vitesse de la chambre.  
Il sort prestement, et l'horizon devient son lit.  
L'amour a les bras longs.

Puis, tu m'as demandé si tu avais déjà été toi-même une autre,  
et j'ai répondu que nous avons été nous-mêmes, probablement  
comme les autres.

Pourtant tu avais la nette impression d'avoir senti,  
d'avoir vu, ce que les autres ne voient pas. Sorcière !  
Ce que tu vois, je le vois,  
puisque nous y voyons jusqu'à la dernière lettre.

Nous avons vu tomber ta robe sur le parquet puis  
nous avons vu ton corps se redresser pour mieux être pris,  
puis, les murs ont disparu,  
et l'espace est devenu tout en chair à soleil.  
Moi, j'ai vu une femme, toi, devenir pareille  
à nulle autre pareille. Moi, j'ai vu une fleur étinceler  
dans tes mains de mots à vif. Moi,  
j'ai entendu ensuite des rires de partout casser le cou du ridicule.  
Il n'y avait plus aucune issue.

Puis, le jour, séance tenante, nous est devenu une inconnue,  
voire un être inanimé. Il y avait une ville, grise et hideuse,  
des gens qui marchaient d'un pas rapide dans tous les sens,  
des rues cendriers, des gueux à tous les coins de rues,  
des femmes qui faisaient claquer leurs talons en marchant...  
Il y avait comme une odeur de jacinthes mauves  
qui étouffait l'air et des chuchotements  
comme dans un salon funéraire.

Moi, j'ai vu ce qui ne se voit pas d'habitude  
quand la nuit se prend à rêver de l'amour imperceptible.  
Nous, nous avons surtout vu des choses  
que l'on ne voit jamais dans la réalité,  
avec les yeux, le feu limpide et doux des yeux, des choses

qui ne cessent pour ainsi dire pas de parler  
– même si elles ont toujours vite fait le tour de l'essentiel.

Guillaume Apollinaire

*Mon Lou la nuit descend tu es à moi je t'aime  
Les cyprès ont noirci le ciel a fait de même*

Charles Baudelaire

*La très chère était nue, et, connaissant mon cœur,  
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,*

Jacques Brault

*ai ouvert les lèvres à déchirure  
me reste un peu de parole*

André Brochu

*À la femme qui frémit toute dans la soie claire du matin*

Albert Camus

*Aimer un être, c'est accepter de vieillir avec lui.*

Blaise Cendrars

*Merde, je ne veux pas vivre!*

Paul Chamberland

*Éclats de la pierre noire d'où rejaillit ma vie*

Réjean Ducharme

*Ce n'est pas pour me vanter mais ce n'est pas une vie.*

Marcel Duchamp (épitaphe, tombeau de M.D.)  
*D'ailleurs, ce sont toujours les autres qui meurent...*

Paul Éluard  
*Pourquoi suis-je si belle ?  
Parce que mon maître me lave.*

Roland Giguère  
*Il s'agit à toute minute de se trouver des raisons.*

Jacques Godbout  
*L'écrivain est-il divin ? J'ai de plus en plus de difficultés  
avec la réalité. Je suis en crise.  
Ce que j'écris m'échappe. Ne le dites à personne.*

Guillevic  
*Les forêts le soir font du bruit en mangeant.*

Eugène Ionesco  
*Quand les cloches sonnent pour un enterrement,  
je suis pris d'une angoisse mystérieuse, d'une sorte d'attirance. On connaît  
tous ceux qui meurent.*

Alexis Lefrançois  
*quelqu'un marche*

Jean-Michel Maulpoix  
*Je serre contre moi l'idée de ma propre mort ; elle est mon bien.*

Gaston Miron  
*J'aurais bien voulu t'écrire un alexandrin. (jc)*

Bernard Noël  
*ma langue t'aime  
à la lisière de l'hiver*

Pierre Perrault  
*La lune en pantalon de soie  
dormait dans les hautes herbes...*

Saint-John Perse  
*Tu m'as donné ce très grand cri de femme  
qui dure sur les eaux.*

Francis Ponge  
*Les grandes pensées viennent du cœur.*

Jacques Prévert  
*Sanguine  
joli fruit*

Thierry Renard  
*Tu écris en même temps que la vie.*

Pierre Reverdy  
*On ne peut plus dormir tranquille  
quand on a une fois ouvert les yeux.*

Claude Roy  
*Il n'a pas de mémoire il compte sur ses mains*

Paul Valéry  
*Les morts cachés sont bien dans cette terre  
Qui les réchauffe et sèche leur mystère.*

Jules Verne

*« Jean, dit Clary, nous allons mourir... mourir ensemble!...  
Jean, je vous aime... J'aurais été fière de porter votre nom!...  
Dieu ne l'a pas voulu!... »*



Jean-Michel Maulpoix

*Le poète marche sur un fil, quelques mètres au-dessus du sol (assez pour se rompre le cou d'un faux-pas), dans l'entre-deux qui en fin de compte est le nôtre, entre ciel et terre, puisque nous ne sommes ni des oiseaux ni des plantes... Lyrique, il prend le risque de la chute, ou simplement du ridicule. Il aspire toujours à l'envol, même si cette marche funambule sur la corde mince de ses phrases est désormais l'ultime espèce d'allègement dont il soit capable. J'appelle aujourd'hui lyrisme cette en allée qui ne s'en va à proprement parler nulle part, mais durant laquelle le marcheur connaît avec exactitude son poids et son vertige.*





## VI

### Au fil de ta beauté

**SUR TES YEUX CLOS**, dans des débris de désirs, pour la nuit, des images de fin du monde sont projetées sur tes paupières. Des ombres chinoises d'oiseaux des ténèbres. En réalité, j'y projette tout ce que je pense ou, si tu préfères, tout ce qui se pense tout seul dans ma nature inquiète pendant que tu dors.

(Comme tu sais déjà, j'ai de sérieux problèmes d'entendement avec l'éternité, parce que celle-ci est d'une si grande simplicité hautement complexe « surtout vers la fin », comme dit Woody Allen.)

Je n'arrive pas à me déraciner du réel.  
Je suis du chiendent, qui pousse partout où il ne faut pas dans les aires de lancement de mon être.

Ce que je porte en moi de toi, tout entière, c'est certain, c'est tout toi. Ce qui te regarde et ce que tu regardes par le bout des yeux. Tout, quoi ! Au fil de ta beauté. Devant moi, ma tête sur les plages de tes mains.

Veux-tu savoir ce qui se passe vraiment...  
Pourtant, c'est simple...

Plutôt que de chercher à découvrir le pôle froid du Soleil,  
la face cachée de la Lune  
et les piquants des étoiles à cinq branches,  
j'ai choisi de me laisser éblouir, oui, tout à fait,  
par les traits fins de tes visages, la densité solaire de tes yeux et  
la beauté immanente de ton sourire. C'est tout ce qui m'importe.

Ton cœur qui bat dans ma poitrine.  
Raisons de vivre obligeant.

Cela

– c'est-à-dire les éléments ci-devant dessinés –  
compose ma vie et déjoue l'immensité béante  
dans laquelle nous devons céder à la mort avant l'heure.  
Cela prend toute la place de ma propre place où je vis mal  
mes apparitions intermittentes et floues.

Avec ou sans robe, tu es la grande nécessité éblouissante  
de mon silence de mâle maladroit.  
Émerveillé quand même. Avec ou sans robe, je t'accompagne  
parmi les sourires étudiés des humains de la Terre.  
J'entre où tu entres, et tu es là pour me tenir éveillé.

Je parle de te constater, de t'écouter, de te voir,  
car je te sais plus vibrante qu'un quatuor à cordes.  
Je te sais plus existante que tout ce qui se voit sans gêne,  
mais, et j'y tiens, il n'y a pas une seule goutte de noir  
dans tes yeux noirs. Allez-y voir !





Je passe mes nuits, mes heures ouvrables,  
dans une villa de rêves : ta vie.  
Je mange dans tes mains,  
je m'abreuve à tes eaux de source salines,  
je remplace mes mains paralysées par tes mains ombreuses,  
ma langue est ta France,  
et je m'obstine à saupoudrer de rêves azur  
les réalités douloureuses qui jamais ne s'effacent.

Lorsque tu offres tes seins de coton fin peigné,  
de laine zéphyr, au plus offrant et que ton visage se trouble,  
telle une eau ondée sur un petit lac niché dans la forêt,  
j'ai des vertiges qui me ramènent à l'essentiel.  
À toi. Pour ne plus penser.

Toujours ton cœur qui bat dans ma poitrine.  
Tu me noies de toi, et, sous ma toundra submergée,  
nous passons la majeure partie de notre vie à courir sus aux heures  
pour qu'elles arrêtent leur petit manège infernal.  
Ni toi, ni moi, toutefois, ne savons les en dissuader.  
Ni toi, ni moi, toutefois, ne savons les en dissuader.  
Ni toi, ni moi, toutefois, ne savons les en dissuader.

Tiens ! de nouvelles images viennent tout juste de se poser en  
douceur sur tes paupières écrans perlés de nuits blanches...

Rien qu'un homme comme un seul homme  
écrasé broyé compacté par le temps sur une patte toujours  
que le haut mal vampirise aux veines bleues des tempes  
anéantissement volontaire  
une humiliation aussi car ce temps n'a pas de manières  
il est brusque tout le temps bourru despote cœur sec  
il nous fait vite vite passer en passant  
jouer les aoûtiers regarder sans toucher  
pour nous faire accroire que nous sommes au monde

Le temps d'un homme comme un homme seul  
qui ne s'est pas rendu visible ni en chair ni en clair  
hors de propos toujours  
Il a fait son temps à grande allure en larmes  
dans une nature bordée d'ordures debout contre la mort  
dans l'âme qui nous fait courir pour garder la forme  
et il n'a même pas eu le temps d'être avec lui-même sage  
comme une image

Les doutes antipersonnel de l'homme minaient ses sangs  
il n'aura pas été joyeux que non  
trop aveugle même les yeux grands ouverts  
rongé par les soleils qui fondent derrière les Laurentides  
et les jolies fauvettes flamboyantes qui trillent de plaisir  
Il reste sur sa faim dans son cœur son grand souci  
aux joues rouges comme des tomates roses  
mais qui ne sert plus à grand-chose en temps de crise

Ses yeux sont crevés par tant de haine plombée la haine  
qui fait la belle dans les lieux publics en raison de la bêtise  
tant de défigurements d'arrachements de convulsions  
tant de vues vaines au bout des yeux que la raison ignore  
tant d'égotisme paon puant qui soulève l'estomac  
tant de riches qui se font des pauvres pour vivre

Quand il s'endort il souhaite de ne plus ouvrir les yeux  
il s'endort il souhaite de ne plus se réveiller  
s'endort il souhaite de caler au fond du lac des rêves  
il souhaite de rester invisible à l'œil nu  
souhaite de s'effacer pour durer  
de s'entrouvrir à la lumière  
vivre éternellement mort

*Je veux laisser ma vie en plan dans la mémoire de mes enfants  
pour m'en aller rapidement là où le temps n'a plus de sang  
car j'ai le cœur dans un étau et la tête remplie d'échos*

Il fait à peine jour dans l'œil déréglé de l'homme  
ses os sont des poussières agglutinées du toc  
et ses paumes ont perdu la trace du climat matin douceur  
il vit dans un espace restreint des milliards de fois petit

Il ne parle pas des morts qui sont morts depuis longtemps  
il nous faut voir demain tout de suite à présent  
mais tout ce sang séché qui passe sans nous émouvoir  
nous enlaidit

il parle des morts par leurs voix éteintes  
qui font peur aux enfants  
et il s'en fait un masque de beauté à la une

L'homme comme un seul homme  
ne cherche qu'à peupler de son ombre râpeuse  
le désert noir de ses nuits blanches l'ambre du vide  
et le solidaire qui va de mort en mort finira bien mal  
dans des vêtements qui ne sont plus de son âge

Il est mort à part entière de la foule des vivants  
il voyait souvent des gens qui priaient  
en gesticulant pour implorer pour espérer  
pour nourrir un tant soit peu leur courage à deux mains

Tout a commencé pour comprendre la raison malheur  
et combler nos besoins de lumière vive  
pour enlever nos gros sabots comme devant lire l'infranchissable

Les nouveaux yeux prendront naissance  
nécessairement dans le flot des yeux usagés  
qui ont déjà pleuré qui savent pleurer  
Notre mystère réside aussi dans les larmes  
que nous versons à bout de nerfs pour savoir désespérément  
qui nous sommes  
Ami ou ennemi du ciel et de la terre

Si nous étions les seuls nous n'aurions pas de sens  
vivre à l'oreille est la seule solution pour l'heure  
la seule échappée belle  
la seule façon innée de faire en ce feuillage d'étoiles  
outre les mains prestidigitatrices des mots  
notre seul savoir-faire immortel  
parmi les rues les forêts les sables et les eaux douces





## VII

### Jamais défigurée

**TELLE UNE VOÛTE** géodésique, rien de moins,  
ton visage surplombe les échafaudages dressés  
contre la façade de mon enfance – pour la ravalier.  
Le travail d'une vie.  
Ton visage est aussi doté d'une pile solaire, garantie à vie.  
Il est au tout premier plan du fichier source  
de la matrice de mon réel.  
Et, la nuit, je ne te dis pas, ton visage, phare à feu fixe,  
est l'ennemi public numéro un du noir,  
ce monstre sans cœur et sans corps.  
Et c'est le noir qui doit, chaque fois, céder  
– il baisse la tête, je l'ai vu faire,  
et il se met à battre des ailes, furieusement,  
en tapant par terre avec ses plumes, en guise de soumission.  
L'animal.

Quelle magnificence, ce visage qui baigne dans tes yeux.  
Finement dessiné. Émouvant.  
Jamais inenvisageable (l'image défigure le mot, c'est vrai).

Souvent parfois, quand tu es absente,  
je me lève de ma table à dessein pour aller voir de près  
deux photographies de toi, d'il y a trois décennies, et  
– scotché, comme on dit autour de la Tour –  
des étoiles naines de beau temps

produisent une énergie rayonnante dans mes veines.  
Je deviens fluo, je crois.

Ta beauté ne fait jamais de bruit quand elle parle.  
Sans coquetterie. Sans fard. Sans artifices.  
Pure, pure, pure...  
J'ai souvent l'impression que le ciel – un certain ciel  
touristique, disons – a mis ton visage dans son portfolio  
pour promouvoir la beauté de la vie.  
Pour dire : « Regardez-moi ça, ce que je peux faire pour vous,  
madame, monsieur... »

Visage résolument tendre comme une image pieuse  
du temps où nous croyions en dieu.  
Visage d'été partout, telle une toile de grand maître.  
Visage qui donne à la tête un sens,  
qui donne à penser que les desseins du soleil de par ici,  
qui nous guide, ont peut-être un commencement et une fin.  
Un sens debout, connu, parfait, reconnu  
– je ne sais pas, je ne saurais te dire.

Visage délicat, finement fait, lumières du ciel et de la terre,  
nous faisons nos nuits, mais je tiens ta main,  
je veille, comme tu me l'as demandé.  
Je te veille de tous mes instincts, et je ne te parle qu'à mains nues.  
Puis, tout à coup, nos têtes se mettent d'accord avec la nuit,  
et je m'extasie devant l'inconnue, me semble-t-il,  
que tu deviens, que je reconnais.  
Une dormeuse, jumelle identique, qui te ressemble, ma dormeuse.  
Et puis tes yeux sont sans contredit de petits astres,

de petites billes d'astres détachées d'une autre galaxie  
pour former une colonie de secrets.

Mais, tout à coup, vient se poser une tristesse,  
comme une espèce de doute que tu as de la beauté  
de ton visage dans mes yeux.

Je ne sais pas si tu sais que je ne sais pas  
pourquoi tout à coup ton visage s'assombrit.

Un cumulus passe devant le soleil.

Puis, les portes s'ouvrent,  
et les fenêtres font battre leurs rideaux de vent,  
et le petit soleil silencieux, à l'extrême, se retrousse  
le bout du nez, sort de son nuage et m'éblouit.

Tu me fais le coup chaque fois.

Ton visage avec lequel j'ai vécu jusqu'à ce jour,  
ton visage avec lequel je vis aujourd'hui,  
ton visage avec lequel je vivrai demain

jusqu'au dernier, dernier, jour de l'éternité, plus une seconde.  
Toujours ce même visage qui, pour moi, ouvre le cercle ardent  
de mes délires et calme mes nuits violemment infirmes, sans-abri.

Ton visage pour que je voie, par tes yeux, les pièges  
dans lesquels je m'enferme et  
les rires gras si violents qui ont fracturé mon jeune être.

(Mots grenades antipersonnel que l'on me jetait à la figure.)

Je pose mes lèvres sur ton visage,  
vite les mots d'amour affluent, affleurent,  
et ma langue française se tait pour prouver l'impossible.  
J'aurai vu, dans ma vie, naître et l'imperceptible et la vie rêvée.  
(Il neige.)

à J. B. et à A. T. (*qui naît à l'instant*)

Lui il est « mouru » la toute première fois qu'il a été brutalisé  
par un homme, un père, sous les yeux d'une femme, une mère  
à coups de ceinture de cuir noir sur le corps dans le visage  
à la tête partout dans l'âme le cœur la mémoire  
partout dans les rêves partout dans l'enfant  
le plus inconscient du monde  
Lui il a succombé à ses blessures à onze ans  
partout

Souffrance pour toujours plaie purulente  
qui élance tout le temps toute la vie depuis ses frissons d'enfant  
qui pulse dans sa chair plus que vive de mort-vivant  
L'épouvantable en sa poitrine fêlée  
comme si un carnassier becquetait la plaie à sa guise  
Lui il est enveloppé dans une peau de glace en feu  
tête désaccordée  
mauvais garçon homme impropre à la consommation  
bon-rien-vaurien-moins-que-rien malade mental

Lui il est mort au moment où les images de la saison des amours  
viennent à la vie sur le bout des pieds  
Visage ouvert comme une prison  
Tête de mort la première tombe ornée de fleurs en plastique  
Engloutissement un mort six pieds sous terre sous terre  
Vertige Lui il ne voulait pas grandir il ne voulait pas apprendre  
Enfermement Des mots qui ne fondent pas sous la langue

Et il sera dit ce qui est à ce moment précis de maintenant ceci  
d'avoir vu clair en plein soleil  
il faut accepter l'ombre rétive

Lui il a été rudoyé raillé humilié battu violenté  
mots coups mots coups mots mots mots d'hiver solitaire  
Lui il préfère s'abolir s'étioler s'exterminer  
son robuste torrent de jadis n'est plus qu'un filet de sang  
son réel table sur un réel qui ne tient pas en loques

L'image d'un homme qui frappe est fixée à jamais  
dans tout son être étant  
dans son lit dans sa chambre sous les yeux d'une femme  
dans une maison brunâtre dans une rue de vent sans ailes  
Lui il a la tête infestée de fourmis rousses depuis

En ce moment même précis à fleur d'air glabre  
des arbres surgissent de terre toutes feuilles dehors  
parfumés d'oiseaux  
comme de petits astres beaux parleurs  
des parulines  
BLANCBLEUBRUNJAUNE NOIRORANGEROSE ROUGEVERT  
Comme des flèches ébouriffées tirées de l'intérieur de la terre là  
où l'on meurt habituellement en mémoire alzheimer  
pour témoigner contre le pouvoir noir des mots en un seul mot et  
de la tyrannie des cris qui crient pour usurper le pouvoir

Lui il pâlit à l'extrême devant le père éternel  
il s'invente une enfance digne et une mort indigne  
comme une fièvre qui augmente qui enfle pendant  
que s'éteignent une à une les images de la vie que nous vivons

Tous les maux parfois viennent souvent des mots dits on dirait  
le malheur aussi on dirait



Paul Éluard  
*L'aube dissout les monstres*



## VIII

### Tu verras

**TU VERRAS**, le ciel s'entrouvrira, montrant son joli ventre saumon et ses tournesols solaires géants.  
J'en ai plein ma folie de vivre dans les nuages des rêves qui jettent des ombres basses sur mes journées de sans-domicile-fixe.  
Je suis fatigué de me coucher sans être fatigué.

Nous reprendrons, tu verras, la forme de nos corps de maintenant – avec quelques livres en moins, je l'espère.  
Les astres, de leur lent vent noir et froid, déferont nos yeux sans la moindre intention de les refaire, comme des lits jumeaux défaits à vie.  
Tout sera changé, mais rien ne changera.  
Tu verras... tu verras !

L'espace sera chargé d'air pur, comme des notes de flûte à bec, et d'oiseaux qui chantent juste et de silence qui parle haut.  
Nous serons nouvellement dotés d'une mémoire vive neuve et de gigas à l'infini.  
Nous pourrons enfin nous parler sans avoir rien à dire de précis, comme le font les enfants avec leurs amis invisibles.  
Sous nos paupières sera projeté en permanence un ciel intelligible, dense, précis.  
Nous n'aurons plus aucuns souvenirs perturbateurs de nos vies anciennes.

Ni désespoir, ni craintes, ni pleurs, ni peurs  
que la mort vienne s'asseoir à table.  
Nous irons vers une vie sans vie  
en habit d'humain pour nous prouver,  
hors de tout doute raisonnable,  
que le monde est fait pour les humains,  
et le monde sera fait pour les humains.  
Nous serons seuls mais côte à côte et calmes d'être seuls avec  
des images nouvelles dans une lumière couleur de septembre.

Tiens, une paruline flamboyante ! Tu la prends.  
Un sourire ? Tu souris.  
Une île chaude ? Tu pointes ton index vers ton cœur.  
Prendre l'avion ? Tu pâlis.  
La Gironde ? « C'est chez moi. »  
Bordeaux ? Ta mère. L'intelligence ?  
Une femme peut faire plusieurs choses en même temps.  
Et ce ciel nocturne sur tes lèvres ?  
Toi (sans âge, sans raison, sans mots). Tout sera nous.  
Il n'y aura plus de failles ni de trous de mémoire  
dans le cerveau de l'univers.

Nos mains seront les garde-fous de l'âme.  
Nos lèvres, les unes sur les autres,  
seront des embarcadères pour l'azur.  
L'été sur tes hanches, indispensable à ton aura orange.  
Nous serons des enfants, presque, de tous les instants.  
J'aurai vraiment voulu tout défaire et tout refaire. De zéro.  
La ville, la rue, la maison.  
Les livres ouverts comme des voies navigables.

Tout est aux yeux pendant quelques décennies.  
Puis, on se noie dans si peu d'eau.  
Mourir les yeux ouverts, c'est laid, et je me dresse face à dieu.  
Les ballasts de l'impossible se remplissent.  
Le corps se vide de ses os.  
Oui, juste ici, je me prends au sérieux.  
C'est l'aveuglement le plus complet. Volets fermés.

Mais notre regard demeurera vaste comme le silence  
en forêt à la brunante.  
À ce moment-là, précis, nous nous renaîtrons de nous-mêmes,  
tu verras.  
Nous pourrons nous permettre de ne plus souffrir,  
car il y aura des anges pour tout le monde.  
Je dis « anges », mais, en réalité, je sais que ce sont  
de grands oiseaux de mer, des albatros, qui ont mission  
de ventiler l'air, d'oxygéner l'espace et le temps,  
pour que nous respirions.  
Les parulines, elles, n'oublieront surtout pas de triller  
pour nous enchanter.  
Nous serons partout à la fois.  
La belle affaire !

Ton corps sera une brise de mer,  
et je t'aimerai chaque jour en inventant tout plein de mots  
de tous les jours pour me rendre réel et nous mettre à jour.

Mais, si tu préfères, tu seras en chair tiède et en veines et,  
toujours, en verve, comme tu le fais si bellement. Belle soie !  
Tu verras !

Ma vue n'est pas vaine, et j'ai l'intime conviction  
que toutes les énergies de notre vie ne sont pas vaines.  
Tu verras !  
Crois-moi sur parole.

Le cœur a ses raisons que le corps ignore à double tour.  
Continue à me mener vers l'amour qui m'empreint, me tatoue,  
dans tes bras pleins de petit bois de chauffage.

L'affreuse image que j'ai de moi-même  
se volatilise petit à petit d'avoir dû me dévivre  
pour me survivre.  
À vrai dire, c'est toi qui refais mon monde.  
Mais il reste encore quelques jours à supporter le monde  
tel qu'il ne devrait pas être.  
Cœur crispé. Âme lourde. Corps brisé.  
Nous serons en nous-mêmes, tu verras, mais hors champ.  
Tu verras !

J'ouvre une pleine porte    une porte  
se ferme et c'est la nuit qui mène m'amène m'emmène  
me voilà au beau milieu d'une scène de crime organisée  
écloso et morte de surcroît la victime retient son souffle  
je ne puis repartir d'où j'étais arrivé    des cloches sonnent  
ni rien voir de ce qui m'atteint au réveil droit dans l'œil  
qui sont tous ces gens qui fument qui boivent qui jardinent  
sans l'ombre d'une ombre comme si de rien n'était



Je grimace de douleur à la pensée de devoir vivre  
avec mon temps de guerre    dans des pays qui sont les miens  
d'aller de mon corps à ma mort réduit à un rôle de figurant  
dans une nuit américaine  
Je vis moi dans ce qui me fait mourir à tout moment



Oui mon amour    lit défait    nous vivons ensemble  
la même vie que la tienne nous le savons debout auprès du lit  
et quand il fait jour dans ton lit comme en pleine nuit  
nous prenons tout le temps qu'il nous faut  
pour ne pas mourir mon amour de mourir en cette vie-ci



Toute une éternité sur terre c'était trop peu pour nous  
mon amour beaucoup trop peu pas assez pour vivre idéalement  
en apprivoisant les aubes les printemps les rires  
les mots faits main ici même au village  
en supprimant les pourriels les mauvais génies les bons débarras  
Moins je dormais plus je rêvais tout haut  
que nous avons bien le temps du temps  
tout le temps qu'il nous fallait plus une nuit à ta bonne étoile  
pour vivre mon amour de l'air du temps  
je te le tiens pour dit sans même m'en parler  
pour toute l'éternité plus cette nuit



Je suis un homme invisible mais je sais pleurer tumultueusement  
je lis sur mes mains qui ne cessent de me parler de toi  
je compte sur mes oreilles  
qui ne cessent pour ainsi dire pas de me faire entendre  
ce chant sacré ton visage qui me purifie



Tes yeux plein ciel pour me cacher du monde  
quelqu'un meurt et je me demande si je suis vivant  
tout de suite à mon air mal à l'aise  
tu m'aides à être du monde à dormir sur le dos  
et non plus à jouer les ombres des ombres  
tes yeux qui font des étoiles où mes yeux se lavent  
je ne voudrais surtout pas avoir à m'avoir en moi



## IX

### De ce côté-ci de ce mur-là

**TU ME DIS** de ne pas mettre les pieds là, ni là,  
encore moins là, tu me dis de ne pas me laisser prendre  
par les faux personnages qui se cachent dans les murs pour  
nous faire peur, de ne pas, tu insistes, me fier surtout  
aux personnages de roman qui courent dans ma tête  
en faisant des grimaces. Tu me dis de me méfier  
de mon for intérieur, tombé en friche, qui laisse échapper  
des vapeurs de soufre, des feux follets. Tu as écrit sur  
un panneau que tu veux que je porte sur ma poitrine  
comme un homme-sandwich :  
JE N'Y SUIS POUR PERSONNE.

Mais, moi, je continue de m'habiller comme si j'allais travailler  
et de sortir aux bras des ombres.  
Je ne connais que ça, qu'elles, que ces gens-là  
venus de je ne sais quel continent sombre  
où l'on mange des pierres, figure-toi.  
Je ne connais que ces faux-sombres qui gèrent mes humeurs  
noire corneille et laissent des traces de gras de doigts  
sur les vitres du réel.  
Toi, tu me dis de me sauver quand on vient me renifler.  
Et tu tiens à ce sujet-là des propos fanatiques  
et pleins de bruits d'angles aigus qui font peur,  
qui provoquent des cauchemars en plein jour.

Ma solitude est fraîche à ta voix immobile.  
Ce matin, je regardais tes mains qui accompagnaient  
tes mots de mise en garde et j'avais moins peur.  
C'est bien, tu sais faire fuir les ombres,  
et tes yeux, souvent, quand je me sens pris, me montent  
à la tête. Pour me défendre, tu crois, je crois,  
quand je me laisse prendre par une part de clarté,  
qui n'en est pas une en fait. On veut toujours avoir la vie  
– c'est humain – que l'on n'a pas, en réalité, quand j'y repense.  
C'est comme si je sortais du jour pour m'en sortir tout seul,  
mais, en réalité, je ne sais pas comment on s'y prend,  
comment on fait.

Toi, tu sais me donner des ailes réelles.  
Tu fais des feux dans tes mains et tu touches.  
Quelque part au corps, mais jamais au même endroit,  
où nichent des étoiles inacceptables  
qui gémissent, qui saignent.  
Quelque part dans les zones du corps qui crient au secours,  
qui font des fontaines de feu  
qui éclaboussent les sentiments humains, proprement dits.  
Là où les fleuves se perdent dans un vaste, très vaste,  
pays d'eau où les pêcheurs, dans leurs barques longues  
en bois d'épinette, assis sur le pont, ne savent plus crier  
leur impuissance tellement l'eau toute-puissante  
s'entête sans terre. « Où sont les fosses à poissons ? »  
Puis, tu me redis de ne pas m'acoquiner avec ces ombres  
défectueuses et infectieuses. Tu es maligne à leur endroit.  
Tu prétends qu'elles font des morsures invisibles et qu'elles font  
mourir en y injectant leur venin. C'est leur seul but dans la vie.  
« Méfie-toi ! », tu dis, vaillamment.

Fou comme je suis, tu veilles. Je marche sur le pointillé.  
Je me retiens aux arbustes qui retiennent la mort  
au bord des frêles margelles.  
Des chiens fous, au loin, hurlent à la lune,  
comme des loups pris dans des pièges à mâchoires.  
Tu me prends dans tes bras qui sont des arbres  
dans un vent délirant.  
Et je suis immédiatement pris dans une présence  
sous plusieurs formes : une voix à l'extrême sud de la tête,  
des yeux à faire pleurer, un corps d'une grande nudité  
éblouissante de poissons qui tropiquent.  
Ta beauté s'insinue en mon homme inachevé.

Ne serais-tu pas cependant une apparition apparue  
pour me rendre à la terre ?  
Pour que je n'aïlle plus vers les ombres ?  
Une voix qui alourdit à jamais la mort vivante  
et ses décomposés en camaïeu ?

Lorsque je vois tes veines qui s'éteignent brillamment  
sur tes tempes, je pleure. Pour la nuit.  
Ce goût d'amour d'où se détachent chaque nuit l'image de ta vie  
et la voix intime et douce des bruits nocturnes de ta vie.  
Tu fais la vie au fur et à mesure que je la défais.  
Tout à l'heure, j'ai regardé le téléjournal pour voir si tu passais  
aux nouvelles. La beauté des femmes ne fait jamais la une, et  
c'est dommage, car les hommes pourraient  
pendant un dix-minutes déposer leurs armes.  
Demain ne saura jamais me détourner de tes yeux lunaires.  
Je te le jure.

Quoi que tu dises je rêve tout bas tout seul prostré  
quoi que je dise tu rêves tout haut  
de mes paumes dômes sur tes seins à sensations  
quoi qu'il arrive je rêve que je marche sur ton front  
ce petit chemin droit comme un horizon de campagne  
qui mène de ma naissance à mon invisibilité  
tout près toute prête déballée



Je peux si tu veux t'enceindre de mes bras bleus  
je sais que mon passé se passe quand tu m'enclos  
je pourrais j'imagine m'agiter tranquillement tel un vent doux  
sans que rien ne transparaisse de ma béance j'imagine  
pour que ton rêve à toi n'y voie que du feu fou  
Tu nous veux beaux puisque tu mets la table dans la salle  
à manger rosée pigmentée de gouttelettes de soleil  
et je t'entraîne dans une fièvre subite cambrée  
jusqu'à la limite de nos draps de glace qui fondent  
dans l'incendie de ton corps dansant à son cœur défendant  
qui nous offre à boire pour le croire



La nuit la plupart du temps tisse le désir  
et l'horizon s'enfle de lueurs gourmandes murmurantes  
au-dessus des toits des buildings amateurs de ciel  
l'été une ville dans sa soif et tu me montres ton sang



Dieu merci  
nous sommes encore quelques-uns à ne pas croire en Dieu



Elles se fendent en douleurs invisibles entre nos mains  
dissoutes qui se font vite nébuleuses généreuses dormeuses  
pour broyer l'idée de mourir de mesurer le ciel à la sonde  
pour ériger la raison de naître et de vivre  
avec des étoiles dans les mains  
et rien dans les poches



Chaque soir sans dire un mot je touche ta vie  
lorsque tu me tends la main comme un éclair de chaleur  
pour que je serre ta main dans la mienne  
avant de dormir au confluent du sang et du sens

Et dans le pouls filiforme qui court dans ton bras  
j'entends l'écho de tes pensées qui lancent leurs cerfs-volants  
pour apaiser les esprits de la nuit

Notre sommeil un pas après l'autre  
est un infini rêvé  
et ta présence en moi a les traits  
de ce que j'aime le plus au monde



à S. D.

*« Moi, si j'avais une maison, j'aimerais avoir une corde à linge. »*







## X

### L'eau noire

JE LISAIS, ce matin, un papier électronique  
à propos d'un grand écrivain de France de passage en ce pays  
– grand, c'est-à-dire médaillé de toutes les médailles.  
La journaliste, fort aise, semblait dire entre ses hésitations tics  
que ledit écrivain, sans jamais rire – c'est-à-dire  
sans cabotiner –, répondait aux questions en plongeant tout nu  
rapidement élégamment dans les profondeurs.  
C'est-à-dire les grottes de l'âme. C'est-à-dire l'utile moral.  
Partout ce même décor : pourquoi sommes-nous là ?  
Et cette eau noire qui nous enveloppe...  
Et cette lutte acharnée contre des apparences microscopiques...

Bref, il ne faisait que son métier d'écrivain,  
cet écrivain de France. Et, soit dit en passant,  
un écrivain d'ailleurs aurait fait de même.  
Madame, c'est le rôle d'un écrivain d'enfiler son scaphandre  
pour descendre promptement au plus profond  
et de révéler des choses qui doivent être dites pour être entendues.  
(Madame, vous regardez trop la vanité ajuster sa coiffure à la télé.  
Mauvais cholestérol.) Le fil de l'eau, c'est le divertissement.

L'eau noire, au plus profond, c'est la vie immédiate  
où nous cherchons  
désespérément  
à comprendre  
le monde qui nous arrive.

Au centre de l'eau, il y a une Terre,  
à propos de laquelle nous savons bien peu de chose.  
Eu égard à sa formation. Pire, eu égard à sa création,  
à ce *big bang* nain, de rien, qui rend les savants chauves.

Au centre de ma ville,  
prise en suspension dans le lit d'un long fleuve agité,  
qui puise ses eaux dans de grands lacs d'eau douce morte  
– c'est-à-dire mercurielle, désossée –  
au creux d'une Amérique septentrionale,  
toi, tu as su donner à ma solitude d'homme  
une main qui parle, à mine tendre, accrochée  
aux désirs des veines, pour démontrer l'impossible.  
Tu me laisses dans un coin, et tu fais bien,  
car je ne sais pas parler des autres, et tu m'apprends  
à prendre la place de ceux qui n'en ont pas,  
et cette réalité de ta réalité se multiplie à l'infini.  
Tu me fais voyager. Hors de moi,  
et c'est tout ce qui compte. Le reste de moi sans moi  
n'est pas assez touffu pour que des horizons s'accroissent.  
Pour que je laisse ma trace, ce bref espace de toutes les vanités.

Et puis tout à coup, tout au fond de l'immense,  
il y a des empreintes, des traces de pas, couleur de sang clair.  
Comme une mousse de mer qui recouvre l'abîme,  
sans que l'eau noire ne puisse noircir lesdites empreintes.  
Je relève momentanément la tête pour respirer,  
et, toi, tu es là. Juste là.  
Comme des bulles d'air qui s'échappent de mon masque.  
Je rêve que je rêve, que je rêve que je rêve.  
Comble de bonheur, tu me tires par les cheveux vers l'avenir.

Une boule de lumière au fond d'une eau noire...  
Trop beau pour être vrai...  
Tu ris et tu m'envoies de petites douceurs de la main.  
Même en plein fond d'une eau noire, tu es belle, lionne frisée,  
frissonnante d'éclairs au chocolat. Écoute-moi bien,  
tu sais parler pour moi, qui ne sais pas parler.  
Et, quand tu réponds, j'entends parler le cœur de ta tête.  
Tu prends ma place, et ta réalité me semble courir à l'infini.  
C'est tout. C'est bien.  
Je suis chanceux de pouvoir passer entre tes mains. C'est tout.  
Je n'en dirai pas plus. C'est bien.  
Attention, si tu ris, de ne pas avaler d'eau.  
Je suis couché aux pieds de ton été  
comme la robe d'une amoureuse sur un parquet.

Je t'ai parlé, déjà, de ma fièvre lente de mourir  
dans l'indignité. Je te l'ai dit et je te le répète  
respectueusement. Le meilleur argument...  
(Phrase en souffrance. « La poésie s'occupe d'*autre chose*, que le  
réel étrangle, et auquel elle veut rendre voix. » J.-M. M.)  
... de ma révérende mort, c'est que tu demeures ombreuse  
mais lumineuse.  
Dans ton étreinte défaite,  
mais tout enchâssée dans ma constitution, tu ne t'obscurciras pas,  
tu ne déchanteras pas, tu ne t'éteindras pas, tu ne dépériras pas.  
Tu survivras bellement, tu verras.  
Je m'émerveille encore, après toutes ces années,  
de l'étrangère que tu es lorsque j'ouvre les fenêtres de mes yeux.  
Trop belle pour être vraie...

Une étrangère que je connais comme un aveu  
et qui me rappelle à tout ce que j'aime.  
L'une et l'autre  
dans un présent clair comme une journée de soleil de septembre.  
L'un et l'autre,  
autour de cette toute petite Terre, dé à coudre,  
que nous avons si humblement explorée du bout du bout des yeux.  
Notre identité fait du feu dans la neige.  
Étrangère familière de ma vie, front ouvert,  
dans une tête qui tout doucement se prend la tête avec ta tête.  
Avec l'eau noire.

à S. D.

J'insiste, si tu mourais, je mourrais de ne pas mourir avec toi. Pire, ou presque, si tu souffrais, je ne tolérerais pas que tu souffres une infime fraction de seconde de plus. Je supplierais à genoux un professionnel de la santé de te faire mourir dans la plus belle paix du cœur entier. Ce qui est dit est dit. Je ne supporterais pas que tu craches du sang, que tu fasses sous toi, que tu peines à respirer décemment, normalement (je pense à madame Fleur-Ange D. tout à coup, dans la quatre-vingtaine, qui, le lundi 3 août 2009, à 14 h 15, dans la grande salle de séjour beige du quatrième nord de l'Hôpital de Verdun, hyperventilait bruyamment, à fendre l'âme, la pauvre dame... le teint cireux, la figure ravagée par je ne sais quelle affection eczémateuse, le visage serti de deux grands yeux noirs, globuleux, d'animal paniqué, terrifié, empreint d'une angoisse absolue... je n'oublierai jamais les yeux de madame Fleur-Ange D., toute frêle, crispée, le cou raide et la tête immensément petite, presque chauve), je ne supporterais pas que tu ne te souviennes pas de ton nom, de ta ville natale, de tes sœurs, du couvent où tu as appris à lire et à écrire, je ne supporterais pas non plus, surtout pas, que tu sois assise dans un corridor quelque part dans un établissement quelconque à broyer du vide, à te débattre contre un cœur qui ne veut pas s'arrêter tout seul, ni que tu sois couchée dans un lit, en contention, à délirer (en comptant tout haut jusqu'à dix ou en répétant à haute voix, sans arrêt, le même satané mot), je ne supporterais pas que tu réclames ta famille (qui ne viendra jamais), que tu déambules, voûtée, dans le corridor, en pantoufles imprégnées d'urine, passage qui donne sur des chambres béantes d'où fusent des cris, des lamentations, des pleurs, je n'accepterais jamais que tes yeux, si beaux, si lacs, deviennent hagards, flous,

fuyants, désensibilisés, perdus, fous, je n'accepterais pas que ton visage s'embrume de jour en jour, que tu ne veuilles plus regarder par la fenêtre le ciel qu'il fait, que tu ne saches plus « rire, pleurer et rire, parler sans avoir rien à dire », je ne te laisserais jamais, jamais, errer comme une démente en peine, ni chercher des mots à mettre sur les images qui par à-coups t'assaillent, ni ne plus te souvenir des enfants que tu n'as jamais eus, je mourrai à ta place s'il le faut, si l'on me le demande, je te donnerai mon cœur si l'on veut te greffer un cœur parce que le tien est trop abîmé, je ne te laisserai jamais vivre seule dans un quartier que tu ne connais pas, dans une rue qui t'est inconnue, dans une petite chambre dans une maison agréée par un centre de santé et de services sociaux, et j'empêcherai tous les papillons dans tes yeux de s'échapper, je me noierai pour toi, s'il le faut, car, tu le sais, je ne sais pas nager, je te délivrerai de ton mal, sois sans crainte aucune, si tu souffres, si tu saignes, si tu perds un petit doigt, si tu paralyse, si un organe s'arrête brusquement, si un virus t'attaque, si tu es envahie de métastases gluantes, si tu souffres le moindrement, ne crains rien, n'aie pas peur, je veille, et je dis ce que j'ai dans les yeux, ce que j'ai présent à l'esprit, je dis la vérité. L'on ne s'habitue pas à tout, c'est faux, archi-faux. Il n'est pas dit que tu souffriras une seule seconde dans ta vie dans ma vie. Je suis le nettoyeur. La brute qui ose regarder la mort entre quatre yeux. L'homme qui marche, avec ses beaux sabots, sur la neige comme un caribou. L'homme qui vide le ciel de son clinquant pontifiant, de ses paillettes papales dorées. L'homme impatient qui tape du pied. L'homme au regard de proue. L'homme pour qui le désespoir nourrit les cendres rouges de l'espoir. L'homme qui pense que le monde est fait à la mesure de l'homme et qu'il faut se servir du ciel des hommes, s'il le faut, pour vivre – nous aurions pu dire aussi, en mieux, des ciels des hommes, puisqu'il y en a plusieurs et qu'ils font tous faire le même rêve, ou à peu

près, selon le climat, autrement dit, tous les dieux du monde n'en forment qu'un seul, en réalité. Je suis l'homme qui ne saurait mourir de sa propre mort. L'homme noir, arpenteur d'étoiles. Et qu'on se le dise... nous parlerons, très bientôt, tous ensemble, en chœur, le langage de l'intelligence sensible, la langue du cœur pur, de la sensibilité ouverte comme un œil qui voit où on ne voit rien et qui clame qu'il faut mourir dans la belle paix du cœur entier... quand on veut mourir. Je me répète, sache-le et sache-le bien, si tu souffres, je ne te laisserai pas souffrir un seul instant de plus. Je t'enlèverais la vie de mes propres mains, je t'aime.





## XI

### Cours naturel

**POUR TOUT** me dire en dix mots :  
je ne veux pas que tu – tu es là – t’uses.  
Je ne voudrais pas que nous nous usions.  
Pour l’instant, je veux te voir belle et sans âge,  
et tu es belle et sans âge.  
Je veux que nous vivions à la limite de tes forces.  
C’est toi qui fais le jour.  
Ensuite, comme tout le monde,  
nous revêtirons notre habit de cendres.  
Comme tout le monde, oui, avec un peu de sang versé.  
Mais nous n’en sommes pas là. Encore.  
Pour l’heure, tes jambes sont des serpents,  
et ta bouche, un poison comestible.  
Nous en sommes là.  
Ici, maintenant, dans une maison carrée incompréhensible.

Le temps pince sur la peau qui s’est amincie avec le temps.  
La trame commence à paraître lorsque les mains s’agitent  
sur la peau de nerfs.  
Il faut comprendre que, dans le calme,  
les paupières fermées sur demain, il y a mourir.  
Cette forme bien inutile de rien.  
Néant à l’eau de rose et vert bonbon,  
même si on crie de rage ou on brise de la vaisselle.  
Rien n’y fait.

Les éclats de la peur font des bruits de heurts,  
de panaches qui se cognent.  
Quelle est la voie pour en sortir vivant ?

Où est ma vie sans toi ? Tes ombres roses me hantent.

Parfois, tu es étreinte absolue. « Soumise », diraient certaines.  
Même mes rêves les plus mâles ne t'arrivent pas à la cheville  
tellement tu es muette par mes songes de fou.

Sanguine,

je fais celui qui répète ce que je ne dis pas.

Malgré tout, nous continuons d'avancer.

Tel un fleuve Saint-Laurent sans œillères  
qui piaffe d'impatience vers l'océan.

Nous buvons à même le goulot. Nous sommes.

Nous ne sommes pas arrêtables.

Notre poids spécifique creuse notre lit de plumes.

Dans le sillage de notre passage

(de notre véhicule blindé vulnérable),

un rien des caps tourmentés de Charlevoix ne suffit pas.

Nous vaincrons, pensons-nous.

*Aparté* — Les quatre murs de notre usure forment aussi  
l'intimité. Cet espace bref, très bref, où vit aussi notre mort.  
Un abri de fortune aussi, s'il en est.

Qui est aussi un asile pour personnes de tous âges  
qui perdent la tête à vouloir avoir un corps qui fonctionne,  
à vouloir être vivants.

Décor de nulle part, pourrait-on dire aussi,

puisqu'on nous y sommes tous accrochés en désespoir de cause.  
Une vilaine habitude qui est devenue un tic.  
Enfin, c'est aussi une vision sans évasion, car nous faisons du sur-place. Force est d'admettre que nous n'y voyons rien.  
Il est projeté sur nos yeux des images de jeux de hasard et d'hommes déguisés, grimés, qui parlent trop. Les pires.

Je me répète sans cesse depuis des années, je sais,  
mais le rosissement de ta peau sur ma peau est un baume  
contre les soirs désorganiseurs.  
Nous sommes toujours unis par une seule neige de corps.  
Souvent, tu t'éclipses de ton ombre, plus vite que ton ombre,  
et tu entreprends de grands travaux solaires  
pour me permettre de respirer plus.  
Plus aisément. Tu ne m'abandonnes jamais.  
Tu sais que chaque battement d'horloge me brise.  
Tu m'as habitué à ne plus dormir seul,  
et j'y arrive par la peau du cou.

L'usure. Sale temps, ce mot de tous les jours ! Plaie d'Égypte !  
Je ne veux surtout pas le voir se déplier dans mes yeux...

Les plaies disséminées sur le derme qui font montrer du doigt la terre (phrase en souffrance) avec laquelle je n'ai rien en commun.  
Il y a des secrets d'ensevelis dans nos tempes, d'énormes secrets d'état de santé de notre ère. Nous sommes faits pour des rapports simples. Tu m'as promis l'amour et tu tiens parole.

« Aimer un être, c'est accepter de vieillir avec lui. »

Montre-moi encore ce ciel d'animaux nuages répétant ce monde enfui sous mes paupières écrans. Ce ciel, paraît-il, pourrait dormir dans une seule toute petite étoile à cinq branches. Je vois la force du système, sans être pour le moins impressionné, puisque je n'y comprends rien à la perfection.

Un grand verre de bleu à ta santé, en te regardant dans les yeux. Dehors, les géographies des sols sont touristiques, cependant que, à l'intérieur, les limites humaines s'usent à vue d'œil.

Je ne dis rien c'est pour mieux te parler au plus près du vent  
mais je t'entends je te comprends à demi-mot  
Quand je réussis à te faire sourire je suis pleinement  
satisfait de ma journée dans la foule sentimentale  
parce que quand tu souris je vois grand  
de l'autre côté du fleuve par-dessus l'Île-aux-Coudres  
je vois un toit d'église qui rutille

Quand tu viens t'asseoir près de moi sous un feuillu causeur  
je sais que seront douces les heures à venir  
Lorsque tu t'endors avant moi comme toujours  
je sais que je peux compter sur tes moutons  
car je te retrouve de l'autre côté de l'évidence  
déséveillée mais dormante  
les mains poreuses le cœur entier rêvante  
Comme un fleuve je prends ma source dans ton sommeil  
les amoureux se croient toujours tout permis

Ton corps ruisselle de lèvres qui parlent toutes seules  
et je m'endors dans tes eaux langagières salines



Il m'aura fallu apprendre par cœur mot à mot cette mort  
appliquée avec acharnement à me confronter  
je ne pouvais plus contenir les eaux de mon miroir  
et il y avait tous ces morts que je n'arrivais pas à vivre  
Sans tes yeux pour me voir m'avoir et m'émouvoir  
je suis un désert vivant où ne se reflète aucun objet mais  
toi qui me vois par la peau des yeux suis-je un mirage dis-moi  
Tu es ce grand astre neuf qui me va droit au cœur  
lorsque je suis sourd de tout moi je me vois si peu  
contre tous ces bruits de bouche qui cherchent à faire illusion



J'ai vu dans tes yeux que tu voyais que je te regardais  
vu dans tes yeux vu que tu voyais mes larmes de plomb  
dans tes yeux vu que ton lit est un fruit doux sucré savoureux  
succulent tes yeux vu que tous les morts sont pris comme  
ils sont morts au pied de la lettre  
yeux vu que tu voyais que je savais dessiner ton corps  
vu que tu voyais que j'ai sur la peau les squames toxiques  
enténébrées que tu voyais que ma famille tourne dans le vent  
tu voyais  
voyais  
que  
je  
te  
regardais

J'étais j'ai vu dans tes yeux vu que tu voyais tout  
et bien plus grand que tout l'amour du monde  
dans toute sa vérité sans fond de teint  
qui méticuleusement me démaquille



L'amour autour foisonnait en richesses surnaturelles  
si j'avais été mort je me serais réveillé  
car mon désir excédait de quelques millimètres l'éternité  
Comme une feuille qui se déplie filmée en accéléré  
tous les désirs en moi se lovaient sous tes paupières lèvres  
mais je demeurais au demeurant aveugle du présent  
des animaux savants qui passent à la télévision  
et coupé de mon passé le plus simple  
tu le sais mon cœur ne sort que la nuit en pleine lune

J'étais sans lendemain connu  
j'avais un cœur qui ne reconnaissait rien  
j'étais couché debout en pleine lumière  
comme souvent on peut penser que l'on est mort  
mais vivant dans une autre chaleur éternelle  
À vrai dire mes mains cherchaient à m'exprimer  
mais elles me faisaient mal en gesticulant  
à vrai dire j'aurais voulu suivre leurs propos  
et il est vrai que tu étais la femme du bout des lèvres  
et que nos cris n'avaient qu'une source  
qui servait à éteindre le néant sous ses membres en lumière vive  
pour l'instant

Ce que je redoute le plus dans cette histoire d'amour  
c'est notre dernière caresse  
mes paumes qui ne voudront plus quitter ton visage pâle  
mes yeux qui s'expatrieront dans tes yeux  
mes larmes qui me transporteront dans mon fleuve

Où serons-nous



Des mains de prestidigitateur font apparaître  
des étoiles naines dans un chapeau truqué qui sent le lapin  
l'amour existe vraiment  
et t'aimer me laisse croire que je suis un homme



## XII

### Oui

**LA NUDITÉ** de ta blancheur... non... La nudité de ta peau d'ambre.  
Voilà. Amoureuse devant tout le monde,  
derrière ton sourire ample et finement triste,  
le chemin des caresses s'ouvre, et tes yeux tout entiers  
n'affichent plus que toi, enroulée dans tes rêves  
de femme à domicile et tes huiles gourmandes.  
Ta bouche s'est tue. Tes yeux ont absorbé... non...  
Ta bouche qui se tait, tes yeux qui ingurgitent  
pour prouver que le possible existe.  
Tes pensées près... non... Tes pensées tout en lumières,  
comme des nuées de feux, annulent les morts... non...  
annihilent les morts dits muets.  
Tu vois des morts... non... Tu as vu, une nuit, à Baie-Saint-Paul,  
une morte de ma connaissance qui était venue au pied du lit  
voir si tu étais aussi mélodieuse qu'elle l'avait entendu dire.  
Et tu étais là, le cœur au fond de la tête, sans rêver, sans dormir,  
sans rêver que tu dormais. Tu vois des morts, tu vois.  
Les ombres que tu cries... non...  
Les ombres que tu me cries  
souvent ne parviennent pas, la plupart du temps,  
à alunir dans mes nuits. Tout jeune,  
j'ai pris le pli de mourir pour toujours.

Autrement dit... non... Disons que tu es un antivirus puissant.

Quand tu te penches... non... Lorsque, tout à l'heure,  
tu t'es penchée vers moi pour m'embrasser,  
comme tu le fais souvent, tu as posé une borne  
sous nos paupières pour savoir nous repérer,  
pour savoir où nous sommes.  
Dans la tête de qui sommes-nous ? Je... non...

À l'aube, tout à coup, je vois... non... je respire librement  
parce que je sais que tu es là dans mes veines.  
Je t'ai écoutée dormir pendant la nuit... non...  
pendant toute la nuit.  
S'il fallait que tu ne dormes plus, je m'endormirais de douleur.

Tu es le jour invisible dans la nuit... Non.  
Si tu devais partir sans ouvrir la porte,  
je ne survivrais pas à ton absence... non...  
je ne survivrais pas à mon absence.  
Je scrute, je fouille, je cherche par-delà ma propre angoisse  
pourquoi j'ai si hâte que tu reviennes... non... (Tout faux.)  
Peu m'importe à moi-même, tant je me languis d'elle,  
peu importe lequel de nous deux est l'autre.  
Tu sais faire du jour une étoile étrangère... non... venue  
d'ailleurs... non... issue de calculs incompréhensibles.  
Et, quand je me perds dans ton visage,  
je respire un parfum d'étoiles même si, dehors,  
partout dans les champs, dans les villes, dans les dunes,  
les humains se meurent par milliers de milliers.

Ils ont touché à la vie mortelle... non... qui fait mourir.  
La pire mort, au fond, c'est de les laisser mourir sans rien dire.  
Dans le lot, il y a des enfants. Des enfants qui...

Seule la douleur d'être en vie rend fou... Non.  
La douleur de vivre me rend flou. Mais, toi, pas toi.  
Tu sais provoquer de grandes périodes d'accalmie.  
Ce sont tes yeux magiques, je crois... non... je pense.  
Tout est toujours sans vent sur ta peau rose... non... bleue...  
non... ambre.

Pour prévenir ma chute dans le vertige, tu dresses de petites  
murailles de Chine le long de ma nuque froide... non...  
Ta main se pose sur les dieux,  
et tu me fais croire en tes yeux lieux saints.  
C'était plus qu'un simple baiser que tu livrais au silence...  
non... que tu déposais sur les lèvres... non... (Mieux.)  
Ma bouche se tait pour parler de l'infini,  
car des mots mentiraient à propos de tout ce qui nous entoure  
sans que nous n'y soyons, de tout ce qui s'étend de soleil en soleil  
jusqu'à ne plus y voir clair dans la durée.  
C'est l'infini qui nous mène, qui nous mène.

Tu te contorsionnes de douleurs indolores, tu ruisselles encore  
de tes membres de mer, tandis que  
toutes les raisons d'avoir mal disparaissent loin derrière le rêve.  
Comme un cri muet. Non.  
Oui.







Tu prends ta pose préférée  
tes yeux de neige si vastes ouverts  
en un rien de temps tu seras le jour entier  
l'air du large et le ciel de la baie dans l'eau  
tu prends ta pose préférée que je préfère  
grand lac supérieur aux parfums de femme fille et  
tu répètes après moi le même discours avec tes mains  
tournantes tu m'étourdis tantôt rivière à saumons tantôt  
estuaire à rorquals tu me montres ton sang repère  
tu n'es plus de ce monde tu fais la ressuscitée  
tu persévères tu exagères tu m'exagères

Tu prends ta pose d'exception  
informe comme du soleil sur tout le pays  
rondeurs mains d'ouate bouches à feu  
toute en location de toi-même  
tes jambes moulin rouge veulent se faire embrasser vives  
jusque-là tout est silence ondoiements seins abeilles  
caresses immorales corps blancs d'écumes  
l'on y ferme les yeux pour mieux voir  
même les rêves se prennent à rêver

Englouti dans tes sables émouvants je joue à l'homme  
Membres de miel  
le feu crépite dans la neige  
et tu m'apprends à marcher sur ta neige

L'amour corps inversé cœur renversé  
où en étions-nous-étions en nous



Sans prétention tu es le monde  
même tes silences sont intelligents  
ces compréhensions que tu creuses  
où je me dévêts de mes pelures  
tu es le lieu de l'eau sur terre

Tu sauras toujours m'embellir de toi



Ma bouche ne quitte jamais tes yeux  
c'est aujourd'hui pour l'heure que le présent est éternel  
depuis les petits rires nains autour de tes yeux  
jusqu'à la dernière lettre de mes brouillons voyageurs  
je ne veux plus jamais vivre pour mourir



La dernière nuit venue viendra seule comme une voleuse  
j'aurai à user d'extrêmes précautions  
avant de la prendre par les ouïes  
C'est que souvent la nuit chuchote en faisant du bruit  
et elle a tendance à confondre les morts et les vivants  
si au moins je pouvais la mettre au pied du mur  
et lui faire avouer ses méfaits la gueuse  
Mais voilà je n'ai plus peur d'elle cette nuit la nuit  
petit lézard vert



Chaque matin c'est le recommencement du monde  
tu pousses le sommeil dans ses beaux draps  
tu te déplies eau signifiante architecture raffinée  
toutes tes feuilles s'allument et je te suis à la trace  
en peu de mots

J'ai un corps qui ne me sert à rien sauf  
à t'entendre à t'attendre à te suivre  
depuis le premier clignement de l'aube  
jusqu'aux mensonges de la grande noirceur  
un corps pour passer ma vie à te regarder vivre  
un cœur qui rêve greffé dans ta vie

Je n'ai qu'à te regarder pour ne rien voir  
de la banalité de ma vie pliée au carré  
d'une vie qui vit sans savoir comment  
voire sans cervelle  
je vis dans la simplicité des lignes de tes mains

Je n'ai qu'à te regarder pour dissiper les ténèbres de la nuit



Tes seins sucrés font rougir ma langue française  
et j'entends ton corps battre comme un cœur





## Hors-texte

**AU PRINTEMPS** de 2009, un ami de collègue, André Michaud, me tint à peu près ce langage : « J'aimerais que tu m'écrives un texte qui sera calligraphié sur une porte de garage, à panneaux vitrée (des vitraux, en fait), que je veux faire installer... dans ma chambre à coucher. » Une porte de... !

Oui, une porte sectionnelle Garaga à panneaux-vitraux. Bon, bon ! L'occupant du lit pourra donc se retrouver au septième ciel, ou carrément au ciel, en admirant le vitrail au-dessus de lui. Comme une espèce de ciel de lit... L'ami, Michel Allard – le peintre du bleu –, a mission de concevoir ledit vitrail. Et un autre ami, Rodrigue Paulin, architecte, dirige les travaux. Bon !

Quelques semaines plus tard, je lui fais parvenir le texte. Et le messenger du ciel Garaga de répondre : « Je suis heureux. »

Octobre 2009. Je m'amène chez André pour voir où en sont les travaux. Tout à coup, le maître de céans me tend une enveloppe pleine de billets de banque. « Pas question. — Oui, oui, oui, tout le monde est payé dans cette aventure-là. Toi, itou. — Pas question. — Rassure-toi, j'ai tout prévu dans mon budget. T'inquiète. » Il dépose l'enveloppe dans la poche de mon imper.

De retour à la maison, il me vient une idée, et ce courriel :

*Ciel ! je ne saurais accepter pour moi tout cet argent... Pour reprendre mes esprits (et les tiens...), voici donc ce que je te propose : lorsque l'enfant paraîtra, cet hiver, tu recevras une pleine boîte de livres dont tu pourras disposer à ta guise. Toi qui adores faire des cadeaux et qui as plein d'amis... Comme si, dans un certain sens, tu subventionnais la poésie. Et c'est d'ailleurs ce que je m'empresserai de dire à l'éditeur : « Voici un mécène, sans les sous, qui a décidé d'aider la poésie à promouvoir la poésie. »*

*Encore une fois, merci de ta démesure intensive, massive et participative.  
Amicalement, JC*

Pourquoi greffer l'anecdote à ce livre ? Pour respecter mes engagements envers mon ami. Pour souligner, du même coup, qu'il a accepté ma proposition de « subvention » à la poésie. Pour saluer son geste, large comme l'estuaire d'un fleuve bleu-vert et Saint-Laurent. Pour dire aussi qu'une amitié qui dure aussi longtemps vaut bien les noces de je-ne-sais-trop-quoi de monsieur et madame Tremblay. Bref, pour célébrer notre cinquantième anniversaire d'amitié.

Voici donc le texte tatoué sur une porte de garage, dans la voûte céleste d'une chambre à coucher, dans un logement tout en profondeur, au troisième étage d'un triplex qui donne sur le parc La Fontaine.

(GARAGE MICHAUD, LE 10 MAI 2009)

## MATRICIEL

**LE POINT D'ORIGINE**, c'est-à-dire là où se sont ouverts nos yeux pour la toute première fois – et il se pourrait fort bien que ce soit sur les galets polis d'une jolie baie qui donne sur un grand fleuve bleu-vert et Saint-Laurent –, donc, notre point d'origine, immense comme une lilliputienne tête d'épingle, et ce, à l'aune des myriades de myriades d'essaims d'étoiles qui nous tournent autour en nous asticotant, ce point donc demeure ancré, toute la vie durant, dans notre tête. Semblable au point de fuite à partir duquel se déploie la perspective dans un tableau ou une verrière. Une suprême matrice natale, quoi !

Dans la vie réelle, cependant, il en va autrement : pour ne pas perdre le nord, c'est nous, plutôt, qui nous accrochons à bras-le-corps à ce point de repère, doux, jusqu'au jour où nos yeux, usés comme deux mains vides, s'abandonnent à la nuit préhensile.

En quelque sorte, nous serions d'étranges créatures sorties tout droit de la cuisse de notre point d'origine, natal, puisque c'est lui, en tout temps, qui alimente notre tête en images berceuses (une goélette gracieuse, les bras chargés de billes d'épinette...), en rêves effervescents (l'imaginaire ne serait-il pas l'espoir ?...), en amours salines (comme une onctueuse amoureuse, toute en lèvres, dans de beaux draps) et en mots de tous les jours (du plus français des mots au mot le plus québécois), et ce, pour nous permettre de vivre un peu, beaucoup, passionnément (au choix). Voire pour favoriser le sommeil de l'une de ces créatures extravagantes qui a choisi de dormir – a-t-on idée !... – enveloppée dans une porte de garage... JC



## Table des matières

I	Vivre .....	II
II	Tu sauras .....	21
III	A. F. P. ....	29
IV	Salon de coiffure.....	37
V	L'essentiel.....	43
VI	Au fil de ta beauté .....	51
VII	Jamais défigurée .....	61
VIII	Tu verras .....	67
IX	De ce côté-ci de ce mur-là .....	73
X	L'eau noire .....	81
XI	Cours naturel.....	89
XII	Oui.....	97
	HORS-TEXTE .....	107
	MATRICIEL .....	109



*S'ininterrompre tout à coup au beau milieu d'une phrase*

de Jean Charlebois

a été mis en ligne

en janvier deux mil treize.